

LE FRONDEUR
 15 C^{MES} = LE N^O
 JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



**VOYAGE D'AGRÉMENT
 DU PRINCE DE GALLES**



**QUAND DONC TOUS LES PEUPLES IMITERONT-ILS
 LES IRLANDAIS ?**

ABONNEMENT
Un an fr. 7 00
Francs par la Poste

Bureaux
12 - Rue de l'Étude - 12
A LIÈGE

Rédacteur en chef: H. PECLERS

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :
La ligne fr. » 50

RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne » 1 00
Fait-divers » 3 00

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

Ce pauvre prince!

Ce pauvre prince de Galles n'est pas sur un lit de roses.

Son voyage en Irlande, qui, selon les fidèles conseillers du trône d'Angleterre, devait être une promenade triomphale, paraît devoir se transformer, pour la famille royale anglaise, en une sorte de retraite de Russie.

C'est entouré de gardes, armés jusqu'aux dents, que le futur roi d'Angleterre fait son entrée dans ses bonnes villes.

Dans les localités les plus sympathiques, on se contente de huer le prince.

Dans les autres, on lui jette des œufs pourris et des pierres.

Nulle part, les membres des administrations communales, les maires — moins plats là bas que chez nous, apparemment — ne daignent recevoir le prince.

Celui-ci en est réduit à se faire complimenter par les fonctionnaires qui tiennent leur emploi, non de la nation, mais de la royauté.

En d'autres termes, le prince de Galles n'est félicité que par ses propres domestiques.

Ça n'est vraiment pas riche.

C'est pain béni, du reste.

La monarchie anglaise, aidée des Landlords, exploite, pressure le peuple irlandais.

Le peuple irlandais n'est pas content et il le fait bien voir au futur roi d'Angleterre.

Le peuple irlandais a mille fois raison.

Il serait par trop fort, vraiment, que la famille royale anglaise, vivant depuis une éternité aux dépens des pauvres irlandais, qui crèvent de misère, parvint encore à se faire acclamer par ceux qu'elle exploite.

L'Irlande n'est pas la Belgique, que diable! et le prince de Galles aurait dû se dire que l'on ne peut trouver dans beaucoup de pays, un peuple d'imbéciles toujours prêts à faire des ovations à ceux qui lui mangent son argent!

CLAPETTE.

Pourquoi.

Paquerette.

Pourquoi, dites-vous, garder le silence
Et ne plus chanter comme au temps jadis?
Le printemps s'éveille, un cri d'espérance
S'élève joyeux du fond des taillis.

L'alouette monte aux cieux réjouis
Egrenant d'avril l'amoureuse stance;
L'onde du ruisseau murmure en cadence
Disant sa chanson à ses bords fleuris.

Sur le frais lilas butine l'abeille;
Le pampre nouveau couronne la treille;
Les jours de bonheur nous sont revenus.

De rayons dorés le mont se colore:
Mier, cependant, vous chantiez encore?...
— C'est qu'hier j'aimais... et je n'aime plus!

FIX. (1)

Le contrat

Comédie en plusieurs actes, avec changements à vue et apothéose (sans lumière électrique),

ACTE I^{er}. — SCÈNE I^{re}.

(La scène représente le bureau du conseil d'administration de la Société du gaz. Orban, au fond, Orban, à gauche, Orban, à droite, Orban, au milieu.)

1^{er} ORBAN. — Avons-nous entièrement terminé le projet de contrat?

2^{me} ORBAN. — Oui, c'est prêt! Pourquoi cette question?

1^{er} ORBAN. — Mais, parce que Warnant m'a encore demandé hier ce contrat, afin de le faire imprimer pour le distribuer aux conseillers.

(1) Prière aux lecteurs du *Frondeur* de ne pas se confondre avec le correspondant bruxellois de la *Meuse* qui m'a chipé ma signature. FIX.

3^{me} ORBAN. — Oh, il n'y a rien qui presse!

1^{er} ORBAN. — Comment, rien qui presse! Mais le contrat doit être renouvelé pour le premier juillet!

3^{me} ORBAN. — C'est précisément pour cela.

Suivez-moi bien.

Nous arrivons à la fin d'avril. En traînant un peu, nous parviendrons facilement à ne pas donner, avant le mois de mai, des renseignements qui sont nécessaires aux conseillers pour étudier notre projet. Une fois celui-ci publié — le plus tard possible — il faudra facilement deux ou trois mois à la presse, au public et au Conseil, pour se faire une opinion.

Si, alors, les radicaux forcent le Collège à demander des propositions à d'autres sociétés que la nôtre, ces propositions ne pourront arriver qu'après les vacances. Avec un peu d'adresse nous ferons traîner l'examen et la discussion jusqu'à l'année prochaine, et alors comme on n'aura plus le temps matériellement nécessaire, pour créer une usine et faire la canalisation, avant la date de l'expiration du contrat, la ville sera obligée ou de traiter avec nous et de se livrer à nous pour trente ans, ou de racheter au poids de l'or, notre matériel qui, entre nous, ne vaut pas tripette.

Tous LES ORBANS. — Bravo!

1^{er} ORBAN. — Oui mais, et Warnant sera-t-il pour nous?

3^{me} ORBAN. — Parbleu! Il sera pour nous et bien d'autres aussi — seulement se sera inconsciemment, sans qu'ils s'en doutent eux-mêmes. N'avons-nous pas avec nous, l'illustre enfant de Liège et croyez-vous qu'il ne les retournera pas comme des gants!

Tous. — C'est vrai! Vive le patron! (Ils sortent tous à l'exception du 1^{er} et du 3^{me} Orban.)

SCÈNE II.

1^{er} ORBAN. — Félicitations, mon cher, c'est très bien combiné. Vous mettez la ville de Liège dedans avec un art...

3^{me} ORBAN. — Dame! L'habitude de la politique, n'est-ce pas? J'ai présidé l'Association libérale, je sais comment on trompe son monde. (On frappe à la porte.)

3^{me} ORBAN. — Entrez!

SCÈNE III, les mêmes, un garçon de bureau de l'hôtel de ville.

LE GARÇON. — J'ai une lettre pour messieurs les membres du Conseil d'administration. Monsieur le bourgmestre m'a dit d'attendre la réponse.

3^{me} ORBAN. — C'est bien. Attendez dans l'antichambre. (Le garçon de bureau sort.)

SCÈNE IV, les mêmes moins le garçon.

1^{er} ORBAN. — Que nous écrit cet excellent bourgmestre.

3^{me} ORBAN. — Nous allons voir (lisant). Messieurs, je me permets de réclamer encore de votre obligeance les copies des documents que je dois — selon ma promesse — livrer à l'impression, pour les communiquer ensuite au Conseil et au public. Plusieurs conseillers m'ont déjà réclamé ces pièces et je ne puis, décemment, tarder plus longtemps à tenir ma promesse. La chose est d'autant plus désagréable pour moi, que — comme je n'oserais avouer que n'ayant jamais vu moi-même le projet de contrat complet, je me suis borné à donner lecture au Conseil du résumé fait par vous — c'est sur moi que retombe la responsabilité de tous les retards.

Votre dévoué bourgmestre,

WARNANT.

1^{er} ORBAN. — Voilà qui est embarrassant.

3^{me} ORBAN. — Je vais lui répondre. (Il écrit.)

1^{er} ORBAN. — Pauvre Warnant, tout de même, ce qu'il doit être ennuyé. Un si brave homme.

3^{me} ORBAN. — Voici pour le consoler. (Lisant.)

Mon cher bourgmestre,

Je m'empresse de vous faire connaître que sans la maladie d'un de nos employés principaux, vous auriez déjà reçu les pièces que vous réclamez. Malheureusement, ce contretemps nous causera encore un léger retard d'une huitaine de jours.

Dans l'espoir que vous voudrez bien patienter quelques temps encore, nous vous présentons l'expressions de nos meilleurs sentiments.

ORBAN n^o 3.

P.-S. — Nous recevons à l'instant une lettre de M. Frère qui nous prie de vous

présenter ses vives amitiés. Il a — dit-il — longuement parlé de vous à M. Depretis, le premier ministre d'Italie.

1^{er} ORBAN. — Le post-scriptum va le faire jubiler!

3^{me} ORBAN. — Parbleu! avec cette sauce là, nous lui ferions avaler n'importe quel poisson.

RIDEAU.

Fin du premier acte.

(A suivre.) CLAPETTE.

La Meuse illustrée.

Comme canard, c'est pas mal réussi!

On nous annonçait un journal superbe, avec un autographe de Hugo, une nouvelle de Zola! histoire de nous faire souscrire; et voilà qu'on nous sert un amalgame de vieilles chroniques, de vieux vers, de vieux dessins.

Prix: un franc. C'est donné! Mais, me dira-t-on, la *Meuse illustrée* se vend au profit des pauvres. Alors, il fallait porter votre journal à la *Fancy-fair*; avoir pour vendeuses de mignonnes jeunes femmes; les gracieux sourires auraient fait pardonner votre pâle copie de *Paris-Murcie* et de *Paris-Ischia*.

La *Meuse illustrée* se compose d'anciens dessins parus dans le *Monde amusant*, d'une nouvelle d'Aurélien School que tout le monde a lue il y a longtemps pour la première fois; *Des recrues*, de Charles Leroy, une page du *colonel Ramollet*; d'une poésie, signée Collinet, que son auteur a promue dans toutes les petites revues, très fier d'avoir pondu un chef-d'œuvre — couronné par Grün, c'est-à-dire ayant un diplôme de banalité — dans lequel on remarque ce wallonisme choquant:

Clair et limpide
Ce frais liquide
Qui dans la main
Vient goutte à goutte
Alors me goûte
Mieux que du vin.

M. Edm. Salkin, un autre poète de la *Meuse illustrée*, vous lâche impudemment des hiatus de cette trempe:

« La douce charité en son âme prend place. »

Et des naïvetés rayonnantes:

Comme l'astre du jour épanouit la fleur
La flamme de l'amour épanouit le cœur.

!!!

Nous ne trouvons une exception à faire qu'en faveur des *Pierrots*, un joli conte en vers de Musset.

Franchement, c'était bien la peine de battre la grosse caisse, et de faire tant de réclame en faveur d'une aussi insignifiante compilation.

C'est pour les pauvres! Ah! l'excellent prétexte. Désormais, on nous fera, de force, avaler de la mauvaise musique, de la mauvaise littérature... Si nous nous récrions « c'est pour les pauvres! » clamera-t-on. Et nous devons nous taire!...

Non. Cette mesquine exploitation de la charité doit finir. Et on arriverait à esquinter les malheureux crève-la-faim, en tapant si souvent sur leurs dos, transformés en grosse caisse. Assez de charlatanisme, messeigneurs, passez à d'autres exercices!...

BOUMBOUM.

La guerre.

Dans un jour ou deux, probablement, la guerre sera engagée entre l'Angleterre et la Russie — et quelle guerre, juste ciel! Pour quelle cause futile tant de braves gens vont-ils se faire tuer.

Comme le disait si bien Alphonse Kaar, il y a deux sortes de guerre: l'une est sainte, celle qui se fait pour l'indépendance, pour la liberté, pour la défense du foyer, de la famille. A cette guerre, les femmes envoient leurs maris, les mères envoient leurs fils, les jeunes filles envoient leurs fiancés et leurs pères; puis elles font de la charpie, pendant que les petits enfants retiennent leurs larmes pour ne pas amollir le cœur de leur père, et que les vieilles femmes font bouillir l'huile pour jeter sur la tête des assiégeants.

Mais il est une autre guerre, — la plus odieuse, la plus grotesque, la plus criminelle, la plus ridicule des folies humaines, — celle-ci a pour mobile une vanité bête et féroce qu'on est convenu d'appeler l'amour de la gloire.

Les fous furieux qui la font se décorer du titre de héros et de conquérants; — les fous idiots qui la laissent faire, se laissent appeler « braves compagnons. » En vérité, compagnons pour recevoir les coups.

On donne à ces actes de rage insensés des noms gracieux, champêtres; ces gens vont: cueillir des lauriers, moi sonner des palmes, comme les filles vont aux champs cueillir des pâquerettes, des coquelicots et des bleuettes.

Ils vont en réalité cueillir des bras et des jambes, faire des gerbes et des meules de corps morts.

Ah! oui, parlons-en des héros, des conquérants, de la guerre: deux voisins, potentats plus ou moins, — animés d'un noble amour pour la gloire ou s'ennuyant — font choix d'une grande plaine; là, les épics commençaient à rouler sous le vent comme une mer féconde — là s'élevaient les chaumières des paysans qui ont semé ces épis, et qui les regardaient onduler avec joie et orgueil.

« Nous allons jouer, disent les héros, à nettoyer le tapis vert de ces chaumières et de ces paysans. »

Puis chacun range, sur les épis écrasés, cent mille, deux cent mille hommes, enlevés à leur famille, bien alignés, droits, raides comme des quilles.

Aux boules maintenant!
On charge les canons, et chaque héros tire ou plutôt fait tirer, — ce serait fatigant et on pourrait se faire mal aux doigts. — Il vient un moment où on déclare la partie finie; on compte les quilles abattues; on fait des tas de cadavres mutilés et de membres éparpillés.

« Voyons, mon cousin, je vous ai abattu 30,000 hommes, 2,000 bras et 3,000 jambes. Vous ne m'avez abattu que 28,000 hommes, 1,500 bras et 2,500 jambes. Je suis vainqueur, donnez-moi l'argent, les chaumières et les habits des parents de ceux qui sont morts. »

« Et embrassons-nous, mon cousin, la paix est faite. A une autre fois votre revanche. »

« Je vous quitte pour passer sous les arcs de triomphe que mon peuple m'élève. »

« Aime bien qui est bien châtié. »

Cadeau royal.

A présent que la fête de bienfaisance est finie et que nous ne risquons plus d'empêcher les jobards de prendre des billets — au prix d'un louis — à la tombola, dont les tableaux confectionnés par la reine et le comte de Flandre constituaient les seuls lots, nous pouvons dire ce que nous pensons de ces deux toiles, royale et comtale.

Ce sont deux affreuses croûtes.
Le tableau de la comtesse de Flandre est, toutefois, un peu moins mauvais et pourrait, à la rigueur, passer pour un chromo-lithographie assez réussie.

Mais les marguerites en fer battu, de la reine des belges, constituent un infect croûton.

Ce qui n'a pas empêché les imbéciles de s'extasier devant cette « machine ».

Dame! une toile faite par la reine!

En envoyant cette toile, la reine a, incontestablement, donné les preuves d'une vanité excessive ou d'une avarice tout orléanaise.
Car enfin, ou cette dame a cru que son œuvre avait de la valeur, ou elle savait que cette toile ne valait rien.

Dans le premier cas, c'est à la fois prétention sottise et ignorance crasse en matière artistique.

Dans le second, c'est avarice, car alors la reine aurait envoyé cette petite cochonnerie encadrée que pour s'éviter les frais de l'achat d'un lot sérieux pour la tombola.

Les adorateurs de Sa Majesté ont le choix entre les deux hypothèses.

En tous cas, il est un malheureux que je plains, c'est celui qui a gagné le tableau de la reine.

Le pauvre homme est volé comme dans un bois.

Le cadre qui entoure le chef-d'œuvre.

de sa majesté est fait de simples baguettes d'Allemagne.

Il peut valoir une quinzaine de francs. Neuve, la toile pouvait valoir un franc vingt-cinq.

Aujourd'hui elle ne vaut plus rien. « L'heureux gagnant » en a donc pour quinze francs.

Or, les billets étaient cotés vingt francs, et le malheureux en a peut-être pris plusieurs.

Nos sincères condoléances.

CLAPETTE.

Sur un album.

A Mlle L. M.

Qu'écrire, hélas ! sur cette page ?
Un compliment, une fadeur,
A votre beauté rendre hommage,
Vous comparer à quelque fleur ?

D'abord, je suis mauvais flatteur ;
Il est trop usé ce langage,
Qui n'est souvent qu'un bavardage
N'ayant mérite ni saveur.

Qu'écrire donc ? Une pensée ?...
C'est une mode bien passée...
Puis, il faut avoir de l'esprit.

Il vaut donc mieux que je me taise
Que dire sottise ou fadeur...
Mais tiens, tiens !... mon sonnet finit.

FIX.

A coups de fronde.

M. Camille Renard est allé, il y a quelque quinze jours, donner une conférence au cercle des sciences (sic) et des beaux-arts de Huy. Le cercle est un de ceux où les têtes de pipe ne font pas défaut.

L'éloquent Camille a osé dire un mot pour rire à propos de l'Apocalypse de Saint-Jean...

De là, indignation profonde de la part des bons Hutois, qui se plaignent amèrement au Président du cercle : M. Lucien Springuel, le dompteur de Pégase... de là, sévère critique dans la « Gazette de Huy », journal qui bien que ou parce que libéral doctrinaire, respecte énormément les choses sacrées.

Voici en quels termes, les aristocrates hutois font la leçon à M. Renard :

C'était la dixième fois que nous entendions M. C. Renard depuis la fondation du Cercle, auquel il a toujours été si dévoué. Nous avons déjà fait connaître suffisamment, à différentes reprises, les belles qualités qui distinguent ce causeur si élégant, à la parole facile et souvent entraînant, pour que nous nous dispensions de les retracer de nouveau. Nous devons reconnaître pourtant que d'aucuns ont désapprouvé la façon dont il a parlé d'un passage de l'Apocalypse dont il a donné lecture, et qui aurait prétendument fourni à H. Van Eyck le sujet du magnifique retable, représentant l'Adoration de l'Agneau mystique, qui décore l'Eglise de St-Bavon, à Gand. M. Renard aurait pu s'abstenir d'autant mieux de citer le passage en question que, de son propre aveu, il n'existe aucun rapport entre l'œuvre du peintre et le texte de l'Apocalypse.

Dorénavant, M. Camille Renard saura que ce n'est pas à Huy qu'on peut se permettre de rire des choses et des hommes saints.

Les Hutois, d'ailleurs, ne sont pas gens à supporter des plaisanteries légères.

L'autre jour ils pulvérisaient net la réputation de Sardou, en critiquant *Divorcés* — cette pièce de mauvais goût, bonne tout au plus pour les Parisiens.

Aujourd'hui, ils rabattent le caquet à un conférencier qui ose plaisanter à propos d'une chose aussi sérieuse que l'Apocalypse ! C'est que c'est un fier public, que le public hutois ! Pas vrai ? Springuel !

* * *

Il y a quelques jours, on a pu lire dans la *Meuse illustrée*, ces vers étonnants :

Cé frais liquide
Qui, dans ma main
Vient goutte à goutte
Alors me goûte
Mieux que du vin.

Me goûte mieux que du vin !
Pourquoi pas « c'est meilleur comme du fero » — comme disent les bruxellois.

L'auteur de cette jolie phrase est un rédacteur de la *Meuse*, M. J. C.

Il y a quelques semaines encore, un autre rédacteur de cette feuille, M. Alfred Tilmant, de Liège (!) disait, en parlant d'un huissier galant que « souper tout seul ne lui aurait pas goûté du tout. »

Si c'est un parti pris, chez les rédacteurs de la *Meuse*, d'élever des vaches espagnoles, qu'on le dise.

Sinon, il faudra bien que le beau Léon dresse — à l'usage des *littérateurs* qui inondent de leur prose et de leurs vers les colonnes de la *Meuse* — un petit tableau de ce genre-ci :

En français, on ne dit pas :

Ca me goûte, pour cela me semble bon ;
Collidor pour corridor ;
Palfremier pour palfrenier ;
De la pape pour de la colle ;
De la plâte pour du plâtre.
Etc. etc.

Alors, peut-être, ces messieurs écriront-ils en français et non en belge de la rue Porte-aux-Oies !

Décoré !

Enfin ! Il l'est !

Depuis quinze jours, le pauvre lieutenant-colonel ne dormait plus.

Il avait perdu ces plus vieilles habitudes. La nuit, il ne fusillait plus Charlemagne, son impassible voisin, chez qui il avait cru trouver un rival le jour où il avait découvert l'inscription « Bel homme passé major ».

Deux fois, sa cuisinière l'avait appelé « Monsieur » et non pas « colonel », sans qu'il eut songé à relever sévèrement cette désobéissance à ses ordres.

Ses opinions, sur la stratégie moderne, n'étaient plus exprimées avec cette limpide clarté qui faisait l'admiration de ses collègues de la garde.

Il oubliait même de se faire le salut militaire quand il se voyait dans la glace.

Le pauvre homme attendait la croix, et cette attente annihilait presque sa belle intelligence.

L'aurait-il, cette fois ?

C'est que, si souvent, il avait cru tenir enfin cette bienheureuse croix, et si souvent la croix lui avait passé sous le nez pour aller se fixer sur la poitrine d'un autre guerrier, moins digne que lui.

Enfin, le *Moniteur* parut.

Il l'était !

Enfin, s'écria-t-il.

Et immédiatement il fit, à un marchand de ruban, la commande de trente-six rubans « fac simile », de celui de chevalier de l'Ordre de Léopold.

Il lui en fallait :

Douze pour fixer à ses chemises de nuit ;
Six pour ses redingotes et paletots de fantaisie ;

Trois pour ses pardessus ;
Un pour son habit noir ;
Six pour ses caleçons de bain ;
Six pour ses gilets ;

Un pour sa robe de chambre ;
Enfin un — avec un grand lacet pour l'attacher sur le nombril du lieutenant-colonel quand celui-ci sera tout nu.

Quant au ruban authentique, il sera, avec la croix, fixé au brillant uniforme du lieutenant-colonel.

De cette façon, a-t-il dit, quelle que soit ma tenue, les personnes qui se trouveront avec moi, sauront toujours qu'elles ont affaire à un chevalier.

CLAPETTE.

PUBLICITE

Aux négociants, restaurateurs, etc.

Nous croyons devoir rappeler que toutes les communications relatives aux réclames et annonces que l'on désire faire insérer dans le *Brondeur*, doivent être adressées à l'administration du journal, rue de l'Étuve, 12.

Nous croyons devoir faire remarquer en même temps aux négociants, restaurateurs et en général, à toutes les personnes qui usent de la publicité des journaux, que le *Brondeur* — répandu dans tout le pays et en tous cas le plus lu des journaux de Liège — reste, en sa qualité de journal hebdomadaire illustré, en circulation pendant toute une semaine et qu'il est même souvent conservé en collection. On peut donc affirmer que l'annonce dans un seul numéro du *Brondeur* équivaut à l'insertion d'une annonce dans un journal quotidien pendant toute une semaine.

Le tarif des annonces est publié en tête du journal, mais lorsqu'il s'agit de plusieurs insertions de notables réductions peuvent être faites.

Le texte d'une annonce doit être adressé le *jeudi soir* au plus tard à l'administration, pour être inséré dans le numéro paraissant la même semaine.

Le profil.

— Mon cher, il faut que te raconte... Non ! je n'y tiens plus. Ça m'étouffe !... Cependant, je vais mettre *personnelle* sur ma lettre et je te prie de ne pas la laisser traîner, si tu as chez toi une soubrette, voire même autre chose !... Sur l'honneur, sur ta conscience, sur tes amours, mon ami, jure-moi que personne ne va lire par-dessus ton épaule. Mon repos est à ce prix : je puis ajouter le repos de tous nos camarades ; car tous savent cette histoire et l'ont apprise à de pareilles conditions. C'est juré, hein !... Bon. Je commence :

Tu connais Oscar, le petit vicomte sentimental, celui qui nous a offert jadis un punch colossal dans la baignoire de Fanny ?... Eh bien ! mon cher, il est marié !... Depuis un certain temps, nous nous apercevions qu'Oscar devenait rêveur. Tout d'un coup, il vendit *Siamoise* ; les courses l'ennuyaient, disait-il un matin, il mit Fanny à la porte ; bref, il se rangeait et tournait au fade. Un soir, j'allai chez lui, à la campagne où il habite durant l'été, à cause de l'air pur ; car, tu sais, il a des idées d'enfant malade. Je le trouvai devant sa fenêtre ouverte, dévorant l'hôtel d'en face. Je l'appelle, il ne me répond rien !... Je le secoue, il ferme brusquement ses rideaux en me demandant de quel droit je l'espionne.

— Mon pauvre Oscar, est-ce que tu serais amoureux ?

Le voilà qui tombe sur un pouf et se prend les tempes.

— Oui, soupira-t-il, je crois que ça y est ! L'amour dans un camarade m'intéresse comme le verre d'eau que boit un autre, quand j'ai soif ; je lui saisis les mains :

— Quel malheur !... Toi, Oscar, mais de qui, grand Dieu ?

— D'un profil, mon cher !... d'un profil comme tu n'en as jamais vu !

— Diable !... Elle n'a que ça ?

— Je n'en sais rien.

— Faudrait savoir pourtant !...

— J'ai confiance en toi : regarde et juge !

Ce disant, il écarta les rideaux et tendit l'index dans la direction de l'hôtel. Il faisait nuit. Une seule lumière brillait à une gracieuse fenêtre ogivale perçant le mur sombre et donnant sur le côté des jardins. Derrière le petit store de mousseline qui voilait la vitre, se détachait en noir une tête de femme ou de jeune fille, dont on ne voyait que le profil. La douce lueur de la lampe faisait ressortir l'exquise finesse de son estompe presque rose. Ce visage, éclairé discrètement, tout encadré de nuit et niché sur le feuillage des arbres, avait le prestige d'un Greuze vivant.

— Alors, murmurai-je, voilà pourquoi tu as vendu *Siamoise* !

— Oui !

— Fichtre !... c'est donc sérieux !... tu la connais ?

Non. Je ne peux l'admirer que là... Elle y vient chaque soir vers la même heure. J'éteins ma bougie... je la contemple... puis je vais me coucher.

— De mieux en mieux !... mon pauvre Oscar, tu es perdu !

— Attends !... je sais son nom, le nom de sa famille : Mlle de Saint-Brac... Les de Saint-Brac... des gens très bien... Enfin, je voudrais l'épouser !...

— Épouser un profil !

Je plaisantais, mais le lendemain soir j'étais à la fenêtre avec lui. Cet amour en silhouette dans un carreau de vitre me semblait ingénieux. Oscar avait la fièvre. Nous attendîmes cinq minutes. Soudain, le profil parut sous le rayonnement de la lampe. Elle était brune ; ses cheveux coupaient le store d'une ligne d'encre ; son nez aquilin, sa bouche sérieuse lui donnaient un aspect de madone. Elle baissait les yeux examinant un papier qu'elle tenait à la main. J'entendis Oscar balbutier, avec une rage concentrée :

— Encore cette lettre !...

— Tu sais donc qu'elle lit une lettre ?

— Parbleu ! c'est visible... Et une lettre d'amour, j'en suis sûr. C'est toujours le même format, c'est donc toujours le même qui lui écrit. Puisque c'est toujours le même, c'est le préféré... et puisque c'est le préféré, c'est mon rival !... Je suis jaloux et je le trouverai, j'en réponds !

Je m'échauffais aussi :

— La surnoise ! continuai-je, elle se cache dans sa chambre virginale pour lire les sottises d'un bêtête. Oh ! les jeunes filles... C'est bien la peine, mademoiselle, d'avoir un profil de sainte en extase ! Oui, morbleu !... nous le chercherons !...

— Me tromper !... Là, devant moi... reprit Oscar. — Enfin, je l'aime, et la femme qu'on aime vous trompe quand elle s'occupe d'un autre, n'est-ce pas ?... Aussi, je me demande si elle ne sera pas le bourreau de mon existence ; j'ai déjà envie de la tuer. Quelle bonne cible, hein ! En supposant que je fasse mouche dans le noir, ce front de statue volerait en éclats !

Ce mot de *statue* me fit réfléchir.

— Ce pourrait n'être qu'un plâtre ! hasardai-je.

Le profil me donna un démenti instantané. Il se releva, une main délicate froissait le papier très vite.

— Ah ! soupira le petit vicomte, mon rival a écrit une sottise. Il est allé trop loin... Elle se fâche... Tant mieux !... Demain, je me présente à l'hôtel de Saint-Brac et je la vengerai !... Oui, mon ami, je veux la venger !...

— Modère-toi, dis-je, me montant moi-même. La lampe disparaît... Douce colombe, rejoins ton nid !... Astre radieux, couche-toi !... Nous allons veiller sur ton sommeil ! C'est égal, c'est gentil, une inconnue derrière une fenêtre ogivale !

Je serrai la main d'Oscar, et nous nous séparâmes en nous donnant rendez-vous pour les soirs suivants.

Oscar devenait complètement fou ! La grave question était cette lettre quotidienne représentant le rival. Il me fit surveiller les abords de l'hôtel. Rien de suspect, ni de jour ni de nuit ! Mlle Jane de Saint-Brac était une vertu, certainement ; mais le papier ?...

— Elle lit peut-être Rabelais en cachette, se dit une fois Oscar, toujours plein d'imagination.

Nous en eûmes presque la preuve ; le soir même, le profil arracha une page de ce qui devait être une sorte de livre de vilaine apparence. Nous étions consternés.

— Plus de doute, mon cher, s'exclama le petit vicomte. Parole d'honneur, elle ose lire Rabelais. C'est odieux ! Allez donc croire ensuite à l'innocence de chastes jeunes filles, après ces curiosités-là !... Quand on lit Rabelais, on ne met pas une lampe à côté de soi, on lit sans lumière... morbleu !

J'étais de son avis ; cependant ce pouvait être moins que Rabelais.

— Allons donc ! Est-ce qu'elle se cache-rait, cria Oscar, tenant à son idée.

— Mais qui te dit qu'elle est seule ?

— Oh ! puisque je veux l'épouser, aban-

donne tes suppositions infâmes, ou je t'envoie mes témoins...

Je me tus.

— Enfin, déclara-t-il, dans sa perversité, il lui reste la pudeur...

Elle arrache une page... un chapitre scabreux, sans doute...

Ma foi, ça prouve au contraire son expérience : elle sait choisir, discerner le mal.

Je crus qu'Oscar me giflerait, heureusement qu'une nouvelle idée vint faire diversion.

— Si je pouvais voir le numéro de cette page. Je connais mon Rabelais par cœur ; je saurais tout de suite à quoi m'en tenir.

Et nous voilà nous haussant sur nos pointes pour voir un numéro microscopique à une distance de cinquante mètres.

Le lendemain, le petit vicomte se présentait chez les de Saint-Brac... Tu sais qu'il est fort goumeux ; son air de sentiment l'achève. Les parents le trouveront très bien. Ils l'admirent à leurs jeudis. Il vit Mlle Jane. Il fut aimable, entreprenant ; elle fut aimable et le laissa entreprendre. Je n'oubliais point nos admirations nocturnes ; nous attendions toujours qu'elle ouvrit cette fenêtre.

— Elle craint de profaner le sanctuaire à nos yeux ! répétait Oscar, qui aurait bien voulu lui avouer d'emblée que leurs chambres respectives pouvaient correspondre.

Une nuit, nous la vîmes arriver contre sa vitre. Elle était pressée ; au lieu de lire le fameux billet, elle le froissait sans le regarder. Oscar était ravi.

— Mon rival a le dessous ! fit-il, convaincu.

Pourtant, le beau profil révélait une certaine inquiétude.

Un mois s'écoula. Oscar, n'ayant pas découvert le rival, fit carrément sa demande en mariage. On l'agréa et je fus son garçon d'honneur. Ne t'imagines pas que j'étais amoureux de mon côté... tu n'y serais pas du tout ! Un peu de patience, mon cher !...

Donc, une noce et une noce charmante. Jane était éprise ; Oscar, sans le public, aurait dit des sottises avant le temps. Moi, je faisais mon mystérieux, intrigant la mariée, lui disant que, bien que ce fût la première fois que je la visse en face, je l'avais déjà vue souvent de profil !... Elle s'étonnait, puis souriait d'un sourire capable de sanctifier un démon.

Ah ! mon ami, que je regrette cet aveu ! Profitant de l'absence du jeune mari, je lui dis, d'un air vainqueur :

— J'étais de moitié dans ses contemplations, chère madame. Comment ! il ne vous a rien dit encore ?

— Mais non, répondit-elle avec une moue adorable. Nous avons toujours des parents autour de nous. Enfin, monsieur, d'où me voyait-il en profil ?

— Par cette petite croisée ogivale donnant sur le jardin. Vous voyez : juste vis-à-vis de la sienne.

Alors, elle jeta un véritable cri de terreur et se sauva, rouge de confusion !

Tu as déjà compris... inutile de te le donner en... puisque c'est le chiffre que porte l'endroit !... Oh !... elle est bien bonne !... Non, vois-tu, c'est d'un drôle ! On dirait que depuis que Zola fait des romans, la vie réelle devient romanesque.

Au revoir, cher. Brûle ma lettre, si tu ne veux pas que je sois obligé de me brûler la cervelle à propos de ce racontar.

RACHILDE.

RASSENSOSSE-BROUET

26, rue Vinave-d'Ile, 26

Services de table. — Nouveautés. — Orfèvrerie
Christoffe.

A LOUER à proximité de la gare de Longdoz, deux Maisons à porte cochère, l'une avec jardin, eur e et remise, et l'autre avec jardin, grand atelier planchéé de 440 mètres carrés, plus grande Maison avec grand jardin, écurie, remise, sisé quai Mativa, 37. S'adresser quai Mativa, 33.

Gros lot de 25,000 Fr.

TIRAGE DU 25 AVRIL 1885.

BRUXELLES 1879

6 tirages par an. Ces titres sont vendus : par 12 versements mensuels de fr. 9-80 ou 24 versements mensuels de fr. 5-20.

L'acheteur, dès son premier versement, a droit à tous les tirages ainsi qu'aux coupons d'intérêts échéant pendant toute la durée de son contrat. Il reçoit gratuitement chaque mois les listes de tous les tirages. Les quittances mensuelles sont encaissées chez lui sans aucun frais.

Achats et ventes de lots de villes, billets et monnaies étrangères au meilleurs cours, escompte de coupons, ordre de bourse, etc. Prêt sur dépôt d'actions et d'obligations.

D. LATOUR-DEPAS, Changeur
1, place Verte, 1, joignant le Louvre.

ANTIQUITES

L. Kervyser, sculpteur, rue Mont-St-Martin, 54, Liège. Spécialités des réparations et transformations des meubles antiques.

Allez voir les étalages de chaussures pour hommes et pour dames à 12-50 de la Grande Maison de Parapluies, 48, rue Léopold, coin de la place Saint-Lambert. Aussi peu connaître que vous soyez, vous conviendrez que jamais à Liège ni ailleurs, vous n'avez vu vendre des chaussures aussi belles et aussi solides à un prix aussi extraordinairement bon marché.

LES MÈRES DE CES DAMES

PETITE ÉTUDE HISTORICO-HUMORISTIQUE

La Gauloise



Le métier d'auant ce temps lui était loin d'être ce qu'il est de nos jours

MÉROVINGIENNE



Le costume n'a pas changé, mais on fait déjà de petites manières.

MOYEN-ÂGE



Quel progrès mes enfants!

RENAISSANCE



Sous HENRI II

Sous Louis XIV



Louis XV

à la bonne heure.



La révolution



DIRECTOIRE



Un vrai costume de réclame

AUJOURD'HUI

